

Les Cahiers d'Orient et d'Occident

Lettre bimestrielle n°15 – juillet/août 2008

Orient intérieur
Ésotérisme occidental et oriental
Romantisme allemand
Documents littéraires rares ou inédits
Libres destinations



Tous droits réservés
2006-2008

DE L'ORIENT INTÉRIEUR



JACOB BÖHME
Le « théosophe de Görlitz »

Jacob Böhme est né en 1575, près de la ville de Görlitz, à la frontière actuelle de la Pologne et de l'Allemagne, de parents qui

étaient de simples paysans de Haute-Lusace¹ et qui, ayant remarqué qu'il manifestait quelques dispositions, l'envoyèrent à l'école, et lui firent apprendre le métier de cordonnier. C'est vers cette époque que Jacob Bœhme reçut la visite d'un *Étranger* dont l'identité reste mystérieuse :

« Il me raconta lui-même que pendant qu'il était en apprentissage, son maître et sa maîtresse étant absents pour un moment, un étranger vêtu très simplement, mais ayant une belle figure et un aspect vénérable, entra dans la boutique, et prenant une paire de souliers, demanda à l'acheter. Mais il n'osa pas les vendre ; l'étranger insistant, il les lui fit un prix excessif, espérant par là se mettre à l'abri de tout reproche de la part de son maître, ou dégoûter l'acheteur. Celui-ci donna le prix demandé, prit les souliers, et sortit. Il s'arrêta à quelques pas de la maison, et là d'une voix haute et ferme, il dit : *Joseph, Joseph, viens ici*. Le jeune homme fut d'abord surpris et effrayé d'entendre cet étranger qui lui était tout à fait inconnu l'appeler ainsi par son prénom de baptême ; mais s'étant remis, il alla à lui. L'étranger, d'un air sérieux mais amical, porta les yeux sur les siens, les fixa avec un regard étincelant de feu, le prit par la main droite, et lui dit : Joseph, tu es peu de chose, mais tu seras grand, et tu deviendras un autre homme, tellement que tu seras pour le monde un objet d'étonnement. C'est pourquoi sois pieux, crains Dieu, et vénère Sa parole ; surtout lis soigneusement les Écritures saintes, dans lesquelles tu trouveras des consolations et des instructions, car tu auras beaucoup à souffrir, tu auras à supporter la pauvreté, la misère et des persécutions ; mais sois courageux et persévérant, car Dieu t'aime et t'est propice. Sur cela l'étranger lui serra la main, le fixa encore avec des yeux perçants, et s'en alla, sans qu'il y ait d'indices qu'ils ne se soient jamais revus. Jacob Bœhme n'en fut pas peu étonné et de cette prédiction et de cette exhortation. La physionomie de cet inconnu lui planait toujours devant les yeux » [9].

Il n'est pas de raison de douter de cet épisode – dont Abraham de Frankenberg dit qu'il lui a été rapporté par Jacob Bœhme lui-même. Toutefois, l'identité de ce visiteur reste énigmatique. S'agit-il de quelque « illuminé » ambulante, selon l'hypothèse de Maurice de Gandillac, d'un mystérieux Ami de Dieu, comme au temps de

¹ « Jacob Bœhme est né l'an de Jésus-Christ 1575, dans une petite ville de la Haute-Lusace, nommée le *vieux Seidenburg*, éloignée d'une lieue et demie de Görlitz, de parents de bonne souche allemande, son père Jacob et sa mère Ursula étant de pauvres et humbles paysans », Abraham de Frankenberg, *De Vita et Scriptis Jacobi Boehmii*, 2.

Rulman Merswin et de l'*Ami de Dieu de l'Oberland*, ou d'un anonyme adepte rosicrucien, chargé d'éveiller le jeune Bœhme à sa future vocation ? Faut-il, comme René Guénon, imaginer dans cet envoyé « une intervention immédiate du centre suprême, qui est possible toujours et partout » ? Alexandre Koyré n'ose se prononcer : « Peut-être y a-t-il au fond de ce récit quelque chose de réel. » Quoi qu'il en soit, ce « quelque chose de réel », simple épisode sur lequel Jacob Bœhme n'est jamais revenu, et qui demeure unique dans sa biographie, prouve que ce dernier n'est pas un visionnaire, au sens où sainte Hildegarde de Bingen, par exemple, a écrit une œuvre visionnaire, et surtout que son enseignement procède d'une expérimentation de la vie spirituelle² – sa « vocation » – et non d'une expérience mystique.

Après avoir terminé son apprentissage, Jacob Bœhme voyagea, se maria à Görlitz – il aura quatre enfants de ce mariage. A l'âge de 25 ans, un nouvel épisode survient :

« Après avoir gagné sa vie à la sueur de son front, comme un ouvrier laborieux doit le faire, raconte *Abraham de Frankenberg*, il fut de nouveau saisi, au commencement du 17^{ème} siècle, c'est-à-dire en 1600, à l'âge de 25 ans, de la lumière divine, avec son esprit astral animique, par l'aspect subit d'un vase d'étain, dans le fond le plus profond, ou dans le centre de la nature secrète. Voulant bannir, dans le doute où il était, cette idée de son cœur, il passa le pont de Görlitz, qui était près de sa maison, pour se dissiper dans les champs couverts de verdure, et néanmoins il ressentit de plus en plus l'aspect qui venait de se présenter à lui, en sorte que par le moyen de ses empreintes ou figures naturelles, des ligaments et des couleurs, il avait pu, pour ainsi dire, pénétrer dans le cœur et dans la nature la plus secrète de toutes les créatures » [11].

Voici donc comment est arrivé le « trésor » qui l'a déterminé à écrire *l'Aurore naissante*. Peu de temps après, en effet, « il est appelé une troisième fois, selon la volonté et le conseil secret de Dieu ; il est inspiré de l'Esprit Saint, doué et fortifié par une lumière nouvelle et par un don nouveau. Pour ne point oublier une si grande grâce qu'il venait d'obtenir, et pour ne point désobéir à un maître si saint et si consolateur, il se mit à composer en 1612 (cependant uniquement pour lui-même) » [12].

² Louis-Claude de Saint Martin dira à Kirchberger que Jacob Bœhme « a laissé là l'homme terrestre qui ne voit qu'erreurs et ténèbres, malgré ses sciences et sa raison ; et il n'a cherché à vivre que dans son homme divin ».

AURORA

Édition hollandaise d'*Aurora*, Amsterdam, 1686.

Première œuvre de Jacob Böhme, *L'Aurore naissante* reste « un mystère caché aux sages et aux savants de ce monde ». Elle est, de son propre aveu, « la racine de la philosophie, de l'astrologie et de la théologie ». La philosophie, remarque-t-il, se rapporte à la « puissance divine », autrement dit à cet engendrement dont procèdent « le ciel, la terre et l'enfer, ainsi que les anges, l'homme et le démon, et tout ce qui existe *créaturellement* » (84). L'astrologie considère « les *vertus* de la nature, des étoiles et des éléments ; comment de cette source sont venues toutes les créatures ; comment ces mêmes vertus stimulent, gouvernent et opèrent dans toute chose » (85). C'est le monde *sidérique*, selon Paracelse. Mais Jacob Böhme ne prétend pas l'étudier comme ce dernier, ni en tirer parti. Il n'est pas médecin. La théologie, enfin, considère « le règne du Christ ; ce qui constitue ce règne ; comment il a été en opposition au règne infernal » (88).

Cependant, Jacob Böhme ne fut ni un astrologue, ni un alchimiste, ni un médecin, mais un philosophe, ou mieux encore, selon sa vocation – « Je travaille dans ma vocation », – un philosophe religieux, un de ces *théosophes* « qui déclarent que ce

qu'ils pensent leur a été révélé, tandis que les philosophes en général se croient uniquement conduits par leur propre raison »³. Il ne pense qu'en vertu du « trésor » qu'il a reçu et qui est sa véritable inspiration. Quel est-il ? Il dira, au chapitre XIX de son *Aurore naissante* : « Mon esprit a pénétré au travers des portes infernales jusque dans la génération la plus intérieure de la divinité, et là il a été embrassé par l'amour comme un époux embrasse sa chère épouse » (11). C'est donc pour avoir pénétré le mystère de « la génération la plus intérieure de la divinité », que Jacob Bœhme écrit, par une grâce toute spéciale qui lui permettra d'affirmer que son œuvre est *plus que* la Révélation.

Or, « lorsque votre esprit atteint la génération la plus intérieure de Dieu, et qu'il y pénètre au travers de la génération sidérique et charnelle, dès lors il est dans le ciel ». Qu'est-ce que le Ciel ? C'est le Ciel supérieur qui comprend « les deux royaumes de Michaël et d'Uriel et tous ceux des anges qui ne sont pas tombés avec Lucifer, et ce même ciel est demeuré ce qu'il a été de toute éternité avant que les anges fussent créés. (27) Ce Ciel supérieur doit se comprendre par rapport à un second ciel qui est « le monde dans lequel Lucifer était un roi, qui a enflammé l'engendrement le plus extérieur dans la nature, et c'est maintenant la colère de Dieu. »

Comment se sont opérés ces engendremens successifs ? Le Dieu caché, inconnaissable, est la *Deitas abscondita*. Ce que le théosophe de Görlitz nomme *Ungrund* s'apparente à l'*En-Sof* de la tradition hébraïque. Cependant, la Dêité selon Jacob Boehme n'est pas exactement la « *Gottheit* » de Maître Eckhart. Elle est la pure Divinité, certes, mais qui *s'ignore elle-même* et *cherche à se connaître*. Pour se connaître, elle doit sortir d'elle-même et engendrer la nature, la Nature éternelle, puis, après que Lucifer se sera banni lui-même du Ciel supérieur, la nature terrestre : « L'Être de tous les êtres est Un. Cependant pour engendrer la nature, il se partage en deux principes : la lumière et les ténèbres, la joie et le tourment, le mal et le bien, l'amour et la colère, le feu et la lumière. Puis de ces deux éternels commencements, Dieu fait un troisième principe qui est

³ D'après Madame de Staël, qui ajoute : « Mais puisque les uns et les autres aspirent à connaître le mystère des mystères, que signifient à cette hauteur les mots de raison et de folie ? et pourquoi flétrir de la dénomination d'insensés, ceux qui croient trouver dans l'exaltation de grandes lumières ? C'est un mouvement de l'âme d'une nature très remarquable, et qui ne lui a sûrement pas été donné seulement pour le combattre. » Cf. « Des philosophes religieux appelés Théosophes », *De l'Allemagne*, 1802.

notre monde. Dieu a créé le monde pour se délecter au jeu de son amour »⁴.

Boehme parle de deux natures, une Nature éternelle, *émanée*, qui précède la nature terrestre, qui est la nature créée, et de trois Principes. Mais la Nature éternelle se manifeste en deux temps, le premier temps fait état du monde des ténèbres, le second d'un monde de lumière. Ces deux mondes, le premier ténébreux (le monde du Père, le Feu ou la Colère) et le second lumineux (le monde du Fils, la Lumière ou l'Amour), forment respectivement les premier et deuxième Principes. Le troisième Principe, notre monde terrestre, la nature terrestre, procède des deux premiers Principes. L'homme créé appartient au troisième Principe, toutefois il est appelé, dans sa plénitude, à participer des Trois principes, à la manière dont le Christ manifeste la totalité de ces trois Principes, dont le corps de lumière figure la Nature éternelle (tel qu'il se montre lors de la Transfiguration), et le corps terrestre notre monde, la nature terrestre.

La diffusion à l'insu de son auteur de l'*Aurore naissante* aura des conséquences dramatiques pour son auteur. En effet, « le bruit s'en répandit dans le public, et parvint jusqu'aux oreilles du premier pasteur de Görlitz, appelé *Grégoire Richter*, qui, sans l'avoir vu ni examiné, le condamna du haut de la chaire » [13]. Les premières persécutions commencent et ne cesseront pas jusqu'à sa mort. Toutefois, *ayant accepté pour cette fois de ne plus écrire*, Jacob Boehme retrouve un semblant de sécurité, il n'en sera pas moins réduit au silence pour de longues années, sept exactement :

« Nous sommes [...] dans une hôtellerie étrangère, dans laquelle nous ne sommes pas chez nous, mais seulement comme des pèlerins. Là, nous devons toujours nous attendre, dans une grande souffrance, à ce que notre hôte étranger nous chasse, et nous dérobe nos propriétés, nos œuvres et le fruit de notre industrie, en sorte que nous nageons réellement dans une profonde mer de douleurs. [...] Alors, il nous est vraiment utile d'apprendre à connaître et à savoir le chemin de notre vraie patrie, afin que nous puissions éviter ces grandes et douloureuses misères, et entre dans l'éternelle hôtellerie qui est notre propriété, et dont personne ne peut nous chasser »⁵.

⁴ *De la signature des choses*, 16, 11.

⁵ *Des Trois Principes*, XX, 1.

Cependant, « ayant été fortifié et réveillé par une quatrième impulsion de son fonds intérieur, et ayant été excité par des gens craignant Dieu et versés dans les sciences naturelles, à ne pas cacher la lumière sous le boisseau, mais à la répandre de plus en plus, il se décida à reprendre la plume » [15]. Commencent alors la vie aventureuse de Jacob Bœhme (1619-1624) – il a abandonné son atelier et se livre avec sa femme au commerce de fils, il voyage à travers la Silésie et jusqu'à Prague – et le temps des persécutions, lesquelles, menées par le premier pasteur de Görlitz se feront de plus en plus virulentes (menaces, libelles injurieux). Dans le même temps, le cercle de ses amis, on pourrait dire de ses adeptes, s'étend bien au-delà de sa ville natale (cf. ses *Épîtres théosophiques*), et surtout, il commence, en 1619, la rédaction d'un nouvel ouvrage, *Des Trois Principes*, qui traite :

« De la naissance, éternelle et sans origine, de la sainte trinité de Dieu ; et comment par celle-ci, et à partir de celle-ci, ont été créés les anges ; et aussi bien les cieux, les étoiles et les éléments, avec toutes les créatures, et tout ce qui y vit et y flotte ; et surtout il est question de l'homme, à partir de quoi il a été créé et à quelle fin ; et ensuite, comment il est tombé à partir de sa magnificence première au paradis, comment il a subi la colère et la fureur de Dieu, comment il a été voué à la mort au début et comment Dieu l'a ensuite aidé de nouveau ; et ce livre traite aussi de ce qu'est la colère de Dieu (le péché, la mort, le diable et l'enfer) ; comment celui-ci s'est trouvé dans un calme éternel et dans une grande joie, comment en ce temps tout a commencé et comment les choses se passent maintenant, et ce qu'il en adviendra à la fin. »

Tels sont les thèmes essentiels de la doctrine de Jacob Bœhme dont on peut dire, à la suite de Pierre Deghaye, qu'elle est consacrée à la *naissance de Dieu*. Tous ses ouvrages, à partir de 1619, dont un grand nombre sont des réponses aux questions posés par le cercle de ses amis, consistent dans l'approfondissement de cette « doctrine » qui culmine dans le *Mysterium Magnum* (1624), son ouvrage majeur auquel nous emprunterons cet extrait (chapitre XVIII) :

2. Adam était un homme et aussi une femme et pourtant ni l'un ni l'autre mais une vierge, pleine de chasteté, de pudeur et de pureté, telle l'image de Dieu ; il avait les deux principes du feu et de la lumière en lui et c'est dans leur conjonction que résidait son amour de lui, son principe virginal, qui était le beau jardin d'agrément planté de roses dans lequel il s'aimait lui-même ; c'est ce

que nous serons dans la résurrection des morts, ainsi que nous l'apprend Christ (Mathieu, XXII, 30), disant que nous n'épouserons plus et que nous ne serons plus épousés mais que nous serons comme les anges de Dieu.

3. Un homme, tel qu'Adam l'était avant son Eve, doit se relever et reprendre et garder éternellement la possession du Paradis ; non pas comme homme ou femme mais comme l'Écriture le dit : Ils sont vierges, et suivent Dieu et l'Agneau ; ils sont comme les anges de Dieu mais non seulement de purs esprits comme les anges mais revêtus de corps glorieux dans lesquels repose le corps spirituel et angélique.

Si Dieu a créé l'homme à son image, « l'image de Dieu est la *männliche Jungfrau* [la Vierge virile], ni femme ni homme ». En d'autres termes, l'homme tel que nous le voyons en ce monde-ci, la créature humaine n'est pas à l'image de Dieu. Ce que nous devons devenir, dès ce monde-ci, c'est l'image de Dieu que l'Adam primordial était dans le Paradis céleste, avant la naissance d'Ève, et non seulement la position d'Adam et Ève avant qu'ils ne soient chassés du Paradis terrestre. Et comment redevenir l'image de Dieu que nous sommes en puissance – ce qui signifie aussi redevenir un « enfant de l'éternité », car l'Adam primordial « n'a pas surgi initialement dans le temps », – sinon en faisant en sorte que notre image en ce monde-ci, notre « image bestiale », dit Jacob Bœhme, se transmute en une « forme angélique », qu'elle devienne la « véritable image céleste ». Il importe par conséquent de renaître, et de renaître sous les apparences d'une Vierge virile, « ni homme ni femme ». Et comment s'effectue cette seconde naissance ? Par la vertu du Christ, le Christ-*Sophia*⁶.

⁶ Il faut comprendre le Christ-*Sophia*, à la manière dont l'entendait Novalis : « Christus *und* Sophia ». Dans la mystique chrétienne, le Christ-Jésus, le *Sauveur*, est l'époux de l'âme, tandis que selon Jacob Bœhme, *Sophia*, la Sagesse divine, est l'épouse de l'âme (l'âme virile), et le Christ lui-même est l'Homme parfait, dans son humanité terrestre et selon son humanité céleste. La Sagesse divine représente Dieu, elle apparaît comme la médiatrice entre l'homme et Dieu *en tant que Dèité*, mais elle n'est pas une Personne divine, comme le Christ. Le Fils, est l'unique médiateur entre l'homme et le Père – « Qui m'a vu, a vu le Père ». En se réunissant de nouveau à la Sagesse divine, dont il a été séparé, *avant la naissance d'Ève*, l'homme devient à la ressemblance du Christ, qui est l'Homme virginal. *Sophia*, la Sagesse divine est la compagne céleste de l'homme et le Christ son maître spirituel, le Maître par excellence. C'est en renaissant dans le Christ que l'homme se trouve réuni à nouveau à la Sagesse divine. Il devient semblable au Christ dans son humanité terrestre et selon son humanité céleste. L'homme deux fois né est à l'image du Christ, l'Homme virginal. Créature, il

« Dans le Christ Jésus, il n'y a ni mâle ni femelle », dit Saint Paul. Or, on rencontre dans l'homme, un homme spirituel, qui n'est ni homme ni femme, antérieur à la distinction des sexes, et un homme charnel ou animal, séparé en mâle et femelle. Cet homme spirituel est l'homme primordial formé à l'image de Dieu, antérieurement à la naissance d'Ève, qui s'origine dans l'Adam *Kadmon*. L'homme charnel est homme ou femme, il est *notre* Adam, le premier homme terrestre. La vie spirituelle consiste à passer de l'homme charnel à l'homme spirituel, ce qui est vrai aussi bien pour l'homme (*vir*) que pour la femme. Pour parvenir à cette unité, pour prétendre à la ressemblance du Christ Jésus, la femme deviendra mâle. C'est ce qu'enseigne par exemple l'Évangile (apocryphe) de Thomas : « Toute femme qui se fera mâle entrera dans le Royaume des cieux ». Ou mieux encore « vierge virile », selon le mot de Jacob Boehme. De la même manière, l'homme ne deviendra pas seulement androgyne, mais « ni homme ni femme ». Toutefois cette quête d'unité ne s'effectue pas en ce monde-ci, « c'est uniquement au niveau céleste que se réalise l'unité », écrit Marie-Madeleine Davy. Dans l'homme charnel, l'âme est féminine, et elle aspire à être réunie à son principe masculin, *qui est Dieu*, mais dans l'homme spirituel, l'âme est virile et son désir est d'être réunie à *Sophia*, la Sagesse divine. L'homme spirituel est déjà à l'image de ce qu'il devient, à savoir une « vierge virile ». Il réalise l'unité qui fut celle de l'Adam primordial créé à l'image de Dieu. L'homme charnel s'attache à l'Éternel-féminin, par nostalgie du Paradis terrestre, avant qu'Adam et Ève en fussent chassés par Dieu. L'homme spirituel désire *Sophia*, la Sagesse divine, qui lui a été retirée dans le Paradis céleste, durant le sommeil de l'Adam primordial, créé à l'image de Dieu, « ni mâle ni femelle ». Le terme de la vie spirituelle, c'est la virginité. C'est pour elle que l'homme prétend devenir « ni homme ni femme » et la femme « mâle »⁷.

est revêtu de son corps céleste, comme l'Adam primordial. Mais aussi, il est à l'image de Dieu, tel que Dieu *en tant que Dêité* se connaît lui-même dans le miroir de la Sagesse divine : *avant sa création*. La véritable image de Dieu, c'est l'homme, l'Adam *Kadmon*. Mais c'est le Christ qui est l'Homme parfait, et *Sophia*, la Sagesse divine, le « miroir » de Dieu *en tant que Dêité*, ou, selon le mot de Jacob Boehme, le « corps de Dieu ».

⁷ « Je le sais bien, *répondit-elle* : aucune femme ne peut entrer au ciel à moins de devenir un homme. Mais voici comme il vous faut l'entendre : les femmes doivent faire œuvre d'homme et avoir un cœur d'homme dans toute sa puissance afin de résister aux choses périssables et à elles-mêmes. » Maître Eckhart, *Les Dialogues de Maître Eckhart avec sœur Catherine de Strasbourg*, Arfuyen, 2006, p.59. Voir aussi *Telle était Sœur Katrei, la fille que Maître Eckhart avait à Strasbourg*, Cahiers du Sud, 1954, p.38.

Après la parution du *Chemin du Christ*, en 1613, une nouvelle vague d'attaques et de persécutions est menée contre lui (et contre sa famille). Exilé de sa ville natale, par décision du conseil municipal, il se rend à Dresde, à la cour de l'électeur de Saxe, où il espère être entendu. Ce séjour se révèle tout à fait vain, et il rentre, malade, à Görlitz, le 7 novembre 1624, pour y mourir quelques jours plus tard, à l'âge de 49 ans : « Après avoir fait une profession de foi évangélique et avoir usé du gage de la grâce, il est mort le dimanche 17 novembre [1624]. Ayant fait appeler et demandé à son fils aîné : s'il entendait aussi la belle musique ? Sur sa réponse négative, le moribond ordonna d'ouvrir la chambre afin qu'on entendît mieux le chant mélodieux » [29].



La ville de Görlitz, en 1566.

De son vivant, Jacob Böhme n'eut pas de disciples, seulement un cercle d'amis, adeptes de sa doctrine, qu'ils enrichirent d'ailleurs de leurs questionnements, mais c'est pour la raison que le théosophe de Görlitz ne s'est jamais prétendu un maître spirituel, ni dans l'ordre de la mystique chrétienne, ni dans une quelconque dimension initiatique. N'importe qui, d'ailleurs, peut reproduire l'expérience initiale qui a déterminé sa vocation : « Si je ramasse une pierre ou une motte de terre et que je les regarde, j'y aperçois le supérieur [la Nature éternelle] et l'inférieur [la nature terrestre], j'y aperçois même le monde entier » (*Mysterium Magnum*, II, 7). Il ne s'agit donc pas d'une expérience mystique, comme pour Saint Jean de la Croix, par exemple, mais bien d'une expérimentation. C'est pourquoi la doctrine de Jacob Böhme s'inscrit dans l'ordre de la connaissance (et non de l'amour mystique). Elle constitue même, si nous y prenons garde, une incomparable *Somme* théosophique, la dernière en date dont nous

disposons dans le monde occidental. En France, l'œuvre de Louis-Claude de Saint-Martin ne fait qu'en reprendre les thèmes majeurs. Enfin, elle comprend un enseignement spirituel (initiastique et non mystique) qui s'enracine dans la tradition chrétienne et qui s'inscrit dans une perspective d'intériorité, qui impose le renoncement à sa volonté propre [*Gelassenheit*] pour la seule Volonté divine et se fonde sur la notion d'engendrement, selon ce qu'en dit l'Évangile de Jean⁸ : « Rien ne sert de feindre, de simuler, de chatouiller ni de consoler, il faut qu'il renaisse ou qu'il soit perdu, car l'arbre aux perles s'est desséché en Adam et Ève ; il faut qu'il reprenne sa qualité divine et meure à la bête ou bien il ne verdira ni ne portera les fruits dont se nourrit l'âme » (*Mysterium Magnum*, XXI, 14).

Le temps des lys

Tout l'enseignement issu de la doctrine de Jacob Bœhme peut se comprendre comme une anticipation du Jour du Jugement dernier. Après la chute, notre monde terrestre, le troisième Principe, est devenu le lieu de l'affrontement entre les forces du bien et les forces du mal. Mais l'homme a reçu le soutien du Christ : « Le nom de Jésus est devenu le cœur d'Adam et sa force, je revivrai en lui. Mon humanité reverdira. » Telle est la promesse, faite à tous les hommes. C'est pourquoi ce monde sera régénéré par le Christ qui contient lui-même les trois Principes et il retrouvera sa place au-dessus des deux royaumes angéliques, dans le Ciel supérieur. L'homme vivra à son tour dans le Ciel supérieur : « Le paradis sera en moi. Tout ce que possède Dieu le Père, tout ce qu'il est, tout cela apparaîtra en moi et sera l'image de la nature divine. Toutes les couleurs, toutes les forces, toutes les vertus de sa sagesse éternelle se révéleront en moi et par moi, image de Dieu. Je serai le miroir du monde divin »⁹. Or, le temps de cette promesse est plus proche qu'il n'y paraît, car notre temps est le « temps des lys ». Déjà cette promesse se réalise en chacun de nous, à condition d'être né une seconde fois, *dans l'esprit*. Comme l'écrit Novalis : « Chaque homme peut, par sa moralité, provoquer son jour du Jugement. Le règne millénaire est et se perpétue toujours parmi nous. Les meilleurs d'entre nous, qui déjà du temps de leur vie ont atteint au monde spirituel, ne meurent qu'en apparence ; ils se laissent seulement mourir en apparence »¹⁰.

⁸ « Vous devez être engendré de nouveau, si vous voulez voir le royaume de Dieu » (Jn, 3, 7).

⁹ *De la Signature des choses*, XII, 13.

¹⁰ *Fragment 65 des Études de Freiberg*, 1798-99.

DOCUMENTS D'ORIENT ET D'OCCIDENT

SUR LES DRUZES

On ne connaît presque point de passages des historiens arabes sur l'origine et la doctrine des Druzes. Un des plus importants est celui du grand historien Ibnol-Djouzi, auteur de l'histoire universelle intitulée *Miroir du temps*. Ce passage se trouve rapporté tout au long dans le dictionnaire biographique des hommes illustres du XI^e siècle de l'hégire intitulé :

خلاصة الآثار في اعيان ماية حادى عشر

Résumé de monuments des hommes illustres du XI^e siècle, par Emîn Mohammed, sous l'article biographique de Fakhr-eddin, le célèbre émir des Druzes, parrain des quatre Facardins.

Je ferai observer à cette occasion qu'il y a dans le *Djihannouma* des notices exactes et précieuses sur la division originaire des familles des Druzes du mont Liban, notices ignorées par tous les voyageurs qui en ont parlé jusqu'ici.

Cette division de familles tient à celle de la nation entière dans les deux partis des blancs (akli) et des rouges (kizillu). A la tête des premiers se trouvait la famille de l'émir Ilmeddin ; à la tête du second la famille de Maanoghli, qui fut investie par Sélim II de la principauté du Liban. Mais la division des blancs et des rouges tient elle-même à la grande scission de toutes les tribus arabes en Kaïsis et Yemenis ; car il est dit expressément dans le *Djihannouma* que les Akli sont du parti yemeni et les kisillu du parti kaïsi. Je ferai observer encore que l'origine des noms de ces deux partis, que M. Reinaud, dans son estimable ouvrage sur les invasions des Sarrazins en France, fait dériver des Arabes descendus de Kahtan et de ceux descendus d'Ismâïl, est expliquée d'une autre manière par le *Djihannouma*, d'après les sources des historiens arabes, qui disent que les Kaïsis tirent leur nom de Dhohek ben-Merwan ben-Kaïs, auquel les Syriens prêtèrent hommage, en opposition à Merwan, fils de Hakem, de la famille Omeyé, qui ne triompha de son rival prétendant à l'empire qu'après un combat de vingt-trois jours, livré l'an 611 de l'hégire aux portes de Damas, dans la vallée de Merdje-Rahith. Le *Djihannouma* contient de même des notices sur les autres sectes religieuses qui pullulent en Syrie, nommément sur les Ismaïli, les Nossâiri, les Mewali et les Yezidi, qui sont connus, mais aussi

sur deux autres sectes moins connues, savoir les Kelbi et les Harrani. Les premiers, dont le nom désigne des adorateurs du chien, sont probablement des Druzes adorateurs du veau. Sur les seconds, le *Djibannouma* nous apprend que ce sont les habitants de Harran, qui se tournent en priant vers le pôle du sud, comme les Sabéens vers le pôle du nord, comme les Moslemis vers la Mecque, les Chrétiens vers Jérusalem, les Samaritains vers le mont Berik, et les Mages vers le soleil.

والدّورزيه طائفة كبيرة ينتسبون الى رجل من مولدى
الانراك يعزى بالدورزي وقد ظهر في زمان الحاكم بامر الله
العبيدى هو ورجل عجمي يقال له جنزه وكان للحاكم
لعي الله يدعى الالهية ويصرح بالحلول والتناجج ويجدل
الناس على القول بذلك وكان جنزه والدورزي ممن وافقوه
واظهر الدعوة الى عبادته والقول بان الاله حدّ فيه
واجتمع عليها جماعة كثيرة من علاة الاسماعيلية فنار
عليهم عوام المصريين فقتلوا اكثرهم وذكر صاحب مرآة
الزمان ان الدورزي المذكور كان من الباطنية مصرًا على
ادعاء زبونية للحاكم لعنهما الله تعالى وصنف له كتاب
ذكر فيه ان الاله حدّ في على وان روح على انتقلت الى
اولاده واحد بعد واحد حتى انتقلت الى الحاكم
وتقدم بذلك عند الحاكم وموسى اليه الامور بمصر
ليطبعه الناس في الدعوة وانه اظهر الكتاب فنار عليه
المسلمون وقتلوا جماعته وارادوا قتله فهرب منهم واحد
عند الحاكم بان اعطاه مالا عظيما وقال له اخرج الى
الشام وانشر الدعوة هناك وفرق المال على من اجاب
الدعوة فخرج الى الشام ونزل بوادي دم الله بن تلبية
غرن دمشق من اهل باناس فقرأ الكتاب على اهله
واسماليهم الى الحاكم واعطاهم المال وقرروا لغوسهم
التناجج واما لهم للامر والزنا واخذ بجمع لهم المهرجات
الى ان هلك لعن الله تعالى فهذا اصل وبود الدوروز
والتيلمنه في هذه البلاد واما القول فمهم من حبه
الاعتقاد فهم والنصيرية والاسماعيلية على حدّ سوا والجمع
ريادته وملاحده وقد صرح فاضى القضاة ابن العزّ
والشيخ برهان الدين عمدة الحق من الشيعية والشيخ
صدر الدين بن الزيلقان والشيخ الملا طنيسى والشيخ
جمال الدين الشربى من الشافعية والشيخ صدر الدين
ابن الوكيل من المالكية والشيخ بقى الدين بن بختيار
من الشيعية في مناوبهم وعبرهم ان كفر هؤلاء الطوائف
بما اتفق عليه المسلمون وان من شك في كفرهم فهو كافر
مثلهم وانهم اكفر من اليهود والنصارى لانهم لا يحلّ
مناجحتهم ولا توكلد دمايهمم بحلّ اهل الكتاب
وانهم لا يجوز اقرارهم في ديار الاسلام بحرية ولا يعمر
حزبه ولا في مصور المسلمين وجرم الشيخ ابن بختيار

بأنهم رواده وأنهم أشد كعزاً من المرزدين لأنهم
 يتعدون نجاج الأرواح وحلول الآله في عذ ولحاصم ومن
 طالع كتبهم عرب حقيقتهم لثمثة فان فيها من
 يستبشع جدًا ومن جملة معتقداتهم ان الالهية لا
 ترال تظهر في شخص بعد شخص كما ظهرت في عذ وشمعون
 ويوسف وذي غيرهم وانما ظهرت بعد ذلك في الحاصم
 وان كل دور يظهر فيه آله ويقولون هو الان ظاهر في
 مساجدهم الذين يسمونهم العقال والمجدون وحبوب الصلاة
 وصوم شهر رمضان والنج وسمون الصلوات الخمس باسمها
 غيرها ويوالون من تركها ويجعلون امام شهر رمضان احد
 ثلاثين رجلا ولياله اسماء ثلاثين امرأة وهكذا يقولون
 في سائر الشريعة المطهرة وينكرون صيام الساعة وخروج
 الناس من قمرهم وامر المعاد ويقولون بتناسخ الأرواح
 وانعائها الى ابدان الحيوانات وان من ولد في تلك اللد
 انقلب روح من مات فيها ويقولون ان العالم ارحام
 تدفع وارض تملع وبالجملة لمعتقدم صلال ككته وان
 ذكرت حالهم واطلب منه لكثرة شعب الآراء فهم
 مهديا بمر ما عم عليه في الادهان وبالله تعالى التوفيق

Traduction.

Les Druzes sont une grande nation qui, suivant leur nom, descend d'un homme d'extraction turque nommé Durzi, qui parut du temps de Hakim biamrillah l'Obeïdi¹¹, avec un Persan nommé Hamza. Hakim (qu'il soit maudit de Dieu !) prétendit à la divinité, soutint la transsubstantiation et la métempsychose, et induisit les hommes à suivre ses paroles. Hamza et Durzi, d'accord avec lui, mirent en avant sa prétention à la divinité et la doctrine que Dieu avait transmigré en lui. Une grande foule d'Ismaélites, sectaires exaltés d'Ali, se rassembla autour de ces deux hommes ; les Égyptiens se levèrent contre eux et en tuèrent la plupart. L'auteur du *Miroir du temps* dit que le susdit Durzi était un Bathinite qui soutint fermement la divinité de Hakim (Dieu maudisse tous les deux !). Il composa un livre dans lequel il dit que Dieu transmigra dans Ali, et que l'esprit d'Ali fut transplanté dans ses enfants, l'un après l'autre, jusqu'à Hakim. Hakim le distingua à cause de cette doctrine et lui transféra les affaires de l'Égypte. Afin que les hommes se convertissent à sa mission, il mit son livre au jour. Les Moslms se levèrent contre lui, tuèrent ses prosélytes et voulurent le tuer aussi. Il s'enfuit et se cacha auprès de Hakim, qui lui donna beaucoup d'argent et lui dit : « Va en Syrie et répands là ta mission et distribue

¹¹ [Il s'agit du fameux calife fatimide al-Hâkim, mort au Caire en 1021, cher à Nerval. Cf. son *Voyage en Orient*.]

l'argent entre ceux qui la suivent. Il alla en Syrie et descendit au vallon de Teimallah, de la tribu de Thaalèbe¹², à l'ouest de Damas, dans le district de Banias. Il fit aux habitants la lecture de son livre, les fit pencher vers Hakim, leur donna de l'argent et les persuada fermement de la métempsycose ; il leur permit le vin et l'adultère, et en général toutes les choses défendues, jusqu'à ce qu'il mourût (que Dieu le maudisse !). C'est l'origine de ces misérables Druzes et Teimanites dans ce pays. Pour ce qui regarde leur croyance, ils sont sur la même ligne que les Nossairi et les Ismaïli, qui sont tous des mécréants et des impies. Le juge des juges, Ibn-olizz, le scheikh Burhan-eddin Abd-olhakk le Hanéfite, les scheikhs Ssadr-eddin ben-Zeilkani, Balatinisi et Djemal-eddin-Sscherbini-Schafiites, le scheikh Ssadr-eddin-ibnol-wekil-Malikite et le scheikh Takiy-eddin ben-Teïmiyë Hanbelite, ont décidé dans leurs fetwas, ainsi que d'autres, que tous les Moslms sont d'accord sur la mécréance de ce peuple, et que celui qui en doute est un mécréant comme eux ; qu'ils sont plus infidèles que les juifs et les chrétiens, puisqu'il n'est pas permis de se marier avec eux et de manger de ce qu'ils ont immolé, ce qui n'est pas le cas des juifs et des chrétiens ; qu'ils ne doivent être tolérés, dans les pays musulmans, ni avec ni sans les tribus, et qu'ils ne sauraient être gardés par des Moslms. Le scheikh fils de Teïmiyé a décidé qu'ils sont des mécréants et plus infidèles que les apostats, puisqu'ils croient à la métempsycose et à la transsubstantiation de Dieu dans Ali et Hakim. En regardant leurs livres, on apprend à connaître leur véritable bassesse, car il y a des choses très-indigestes. Parmi leurs croyances est celle que la divinité ne cesse pas de se manifester dans une personne après l'autre, comme elle s'est manifestée dans la personne de Hakim ; que dans tous les temps Dieu se manifeste, et qu'il se manifeste maintenant dans leurs scheikhs, qu'ils appellent les *sages*. Ils combattent la nécessité de la prière, du jeûne du mois de ramazan et du pèlerinage ; ils nomment les cinq prières par d'autres noms et conseillent leur abandon ; ils donnent aux jours du mois de ramazan les noms de trente hommes, et aux nuits du même mois les noms de trente femmes. De cette manière ils arrangent aussi les autres points de la loi épurée ; ils nient le jour du jugement, la résurrection et le retour des âmes dans leurs corps ; ils enseignent la métempsycose et la transmigration des âmes dans les corps des animaux ; ils disent que les âmes des enfants nés cette nuit [*sic*] sont

¹² La tribu *Thaalèbe* descendant des Beni *Khaled*, est nommée dans le *Djihannouma* (page 554) comme la quatrième, des neuf grandes tribus arabes de la Syrie.

celles des défunts ; ils disent que le monde a des intestins qui se déchargent et que la terre engloutit. Leurs croyances sont toutes des erreurs. J'ai parlé de leur état, et je me suis étendu là-dessus à cause de la multitude de leurs opinions, et ce qui a été dit est sur quoi ils s'appuient dans leur entendement : à Dieu est la providence de la direction.

HAMMER-PURGSTALL.

LIBRES DESTINATIONS

OURGA



Ourga est la principale ville de la Mongolie septentrionale. Elle est connue chez les nomades sous le nom de Bogdo-Kourène ou de Da-Kouren. Le nom d'Ourga, venant d'*ourgo* (palais¹³), lui a été

¹³ L'enceinte sacrée.

donné par les Russes. Cette ville est partagée en deux quartiers : le mongol et le chinois. Le premier est appelé Bogdo-Kourène et le second, à l'est du précédent, Maï-Maï-Tchen ; une distance de quatre verstes les sépare l'un de l'autre.

Ourga compte trente mille habitants. La population de Maï-Maï-Tchen¹⁴ se compose exclusivement de fonctionnaires et de négociants chinois. Toutes leurs maisons sont construites en pisé.

La loi interdisant aux résidents chinois d'avoir avec eux leurs familles, cette prescription a pour conséquence qu'ils entretiennent des maîtresses mongoles.

Au premier plan de la ville mongole, se dressent les temples, avec leurs coupes dorées, et le palais du *koutoutka*, image de la divinité sur la terre. Ce palais ne diffère pas beaucoup des temples, parmi lesquels le plus grand et le mieux bâti est celui du maïdari, personnage qui doit succéder au koutoukta. C'est un haut édifice, carré, avec un toit en terrasse et des murs crénelés. Dans l'intérieur, se trouve la statue du maïdari, qui est représenté sous la forme d'un homme assis et souriant. Cette statue est haute de cinq sagènes¹⁵ et pèse, dit-on, huit mille pouds ; elle est faite de cuivre doré, travaillé à Dolon-Nor, et a été transportée par morceaux à Ourga.

Devant la statue du maïdari est dressée une table couverte d'offrandes, parmi lesquelles nous avons remarqué, à une place honorable, un bouchon de carafe ordinaire. Les murs de l'édifice disparaissent sous une grande quantité de petites idoles et de tableaux sacrés.

A l'exception des temples et d'un petit nombre de maisons chinoises, toutes les demeures de la ville mongole sont des tentes en feutre ou de petites cabanes en pisé, les unes et les autres entourées de palissades. Tantôt ces habitations, s'étendent sur un même alignement et forment alors des rues, tantôt elles sont groupées sans aucun ordre. Au milieu de la ville, s'élève le bazar, où nous remarquons les boutiques de quatre ou cinq de nos compatriotes, qui s'occupent de la vente de quelques marchandises russes et du transport du thé à Kiakta.

Le thé dont on fait le plus fréquemment usage à Ourga ; aussi bien que dans tout le nord de la Mongolie, est le *thé en briques*¹⁶. On emploie généralement le thé ainsi comprimé en guise de monnaie. Ainsi un mouton vaut de douze à quinze briques ; un chameau, de

¹⁴ Ou mieux Maïmatchin, nom de la ville sur les cartes. Ainsi, la ville a trois noms : 1° Ourga, – nom russe ; 2° Bogdo-Kourène, – nom mongol ; 3° Maïmatchin, – nom chinois, le seul qui se trouve sur la plupart des cartes.

¹⁵ La sagène valant 2 m, 134, cette statue a 10 m, 670 de haut.

¹⁶ [Feuilles de thé comprimées en forme de brique ordinaire.]

cent vingt à cent cinquante ; une pipe chinoise, de deux à cinq, etc. La monnaie russe, soit fiduciaire, soit métallique, et les lans chinois sont aussi reçus partout. Mais les briques de thé sont la monnaie la plus courante, et il n'est pas rare de voir au bazar un acheteur amener ses briques monétaires dans une charrette.

La population mongole d'Ourga se compose en grande partie de lamas ; leur nombre est d'environ dix mille, et un tiers des hommes mongols appartient à cette caste religieuse.

Il existe dans la ville une sorte d'université comprenant des facultés de médecine, de théologie et d'astrologie.

Ourga, par suite de son importance religieuse, vient immédiatement après Lassa¹⁷ dans le Thibet.

Dans cette dernière ville, résident le dalai-lama et son vicaire le ban-dzin-erdiné¹⁸ ; et, à Ourga, le koutoukta, troisième personnage du bouddhisme. D'après le dogme lamaïste, ces saints constituent la divinité incarnée sur la terre. La mort n'est pour eux qu'une restauration : après le décès, leur âme passe dans le corps d'un jeune garçon, de sorte que la divinité reparaît sous une forme plus agréable et plus jeune. Le dalai-lama et le koutoukta d'Ourga se trouvent prophétiquement dans le Thibet. Une nombreuse caravane part d'Ourga pour amener le nouveau saint, elle emporte avec elle un présent de trente mille lans, qui lui est destiné. A l'époque de notre séjour, le siège du koutoukta était vacant depuis deux ou trois ans, et l'ambassade, qui ramenait son successeur, entravée dans sa marche par l'insurrection mahométane, n'avait pu encore regagner la ville.

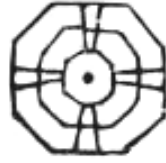
En Mongolie et même à Pékin, il existe un grand nombre d'autres koutouktas appelés « guigens » ; mais leur sainteté est inférieure à celle de leur collègue de Bogdo-Kourène. Lorsqu'ils viennent le voir, ils sont obligés de se prosterner devant lui comme de simples fidèles.

Toute la hiérarchie sacerdotale mongole est protégée par l'administration chinoise, qui utilise l'influence exercée par ce corps sacré sur les nomades pour affermir son autorité et assoupir les haines causées par ses exactions.

Nicolas Prjévalski

¹⁷ Lassa ou mieux Lhassa s'appelle chez les Mongols Moudou-dzou, « temple éternellement sacré », ou plutôt Meungké-tching, « le sanctuaire inébranlable ».

¹⁸ Le ban-dzin-erdiné ou mieux ban-djin-erkené habite le couvent de Djess-lumbo (plutôt Tachi-lumbo) et non pas Lassa.

BIBLIOTHÈQUE D'ORIENT ET D'OCCIDENT
West-östlicher Büchersammlung

La *Bibliothèque d'Orient et d'Occident* doit constituer, au fil de ses publications, un fonds documentaire, réunissant ouvrages, essais et articles, principalement de la première moitié du dix-neuvième siècle, autour des thèmes majeurs des *Cahiers D'Orient et d'Occident*. Il s'agit, avec cette initiative, de mettre à la disposition des lecteurs des *Cahiers* des textes à peu près inaccessibles et qui, malgré leur intérêt, ne seront jamais repris par l'édition commerciale ; une défaillance dont on ne saurait toutefois lui tenir rigueur et que l'édition en ligne compense de la sorte. Il n'en reste pas moins indispensable, en effet, que ces documents soient connus et par conséquent diffusés. Tel est l'objectif de la *Bibliothèque d'Orient et d'Occident* dont le catalogue devrait, années après années, s'enrichir de titres nombreux consacrés à ce que l'on désigne comme *l'Orient intérieur*, en référence aux initiations occidentale et orientale, ainsi qu'aux maîtres spirituels qui, depuis le disciple que Jésus aimait et les saints Imâms, ne cessent d'inspirer la recherche intérieure d'un « petit nombre » d'*Orientaux* (cf. Henry Corbin).

10 volumes par an

Ces documents sont disponibles en fichiers de format PDF, sur demande auprès des éditions en ligne *D'Orient et d'Occident*, à l'adresse jm@moncelon.fr. Contribution facultative à adresser : Jean Moncelon - BP 4103 - 66043 Perpignan cedex.

DOMAINE GERMANIQUE
2008

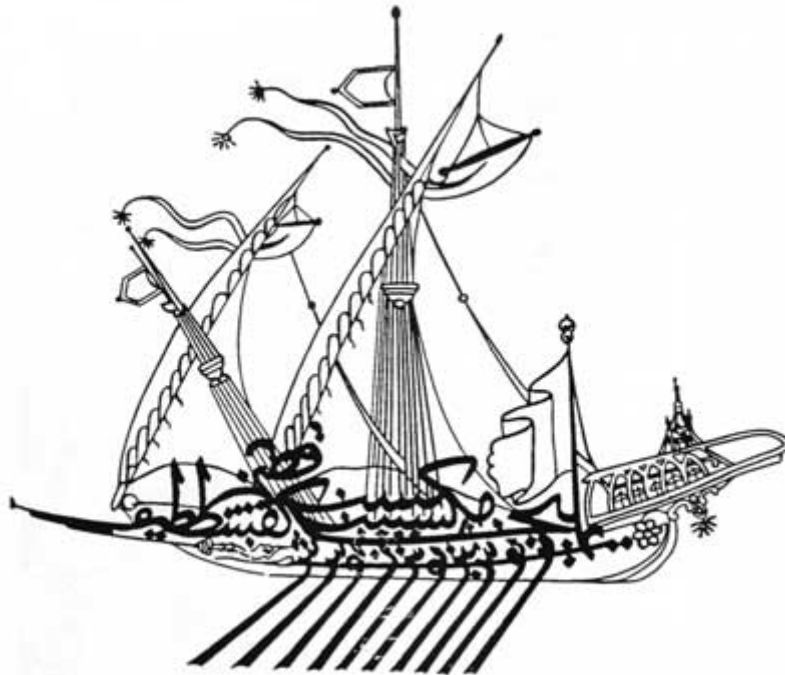
Matthias Korger, *Dichtung als Urwissen und
Einübung in die Ich-Losigkeit.*

János Darvas, *Gott sprich auch vom Menschen her.*

A télécharger sur <http://edition.moncelon.fr/index.htm>

AURORASupplément des *Cahiers d'Orient et d'Occident*

L'histoire des Sept Dormants d'Éphèse, qui sont les Gens de la Caverne – les *Ahl al-Kahf* – de la sourate XVIII du Coran, n'est pas une pieuse légende à l'usage des foules du Moyen-âge, à l'origine d'une dévotion dans le christianisme oriental et occidental, mais tombée en désuétude dans l'Église latine (fête autrefois : le 27 juillet) ; elle n'est pas seulement un culte, « le plus amplement répandu en Islam », une tradition demeurée bien vivante dans le monde arabo-musulman...



Au sommaire du **numéro 4**, printemps 2008 :

Éditorial : Les Sept Dormants d'Éphèse.

Dossier**Documents :**

Traditions chrétiennes et tradition musulmane,
Sanctuaires d'Orient et d'Occident

Études :

Mounir Hafez, « La légende des Sept Dormants »,
Jean Moncelon, « Les *Ahl al-Kahf* au Yémen »,
« Dimension gnostique de l'histoire des Gens de la Caverne »,
Manoël Pénicaud, « Réflexions sur la diffusion géographique des
Sept Dormants ».

A télécharger sur <http://edition.moncelon.fr/index.htm>

ARFUYEN



Éditions

Sorupananda, *La Splendeur du Soi*, Arfuyen, avril 2008.

La Splendeur du Soi, paru ce printemps, est le troisième volume d'une série d'ouvrages que les éditions Arfuyen viennent de consacrer à l'hindouisme, après *La Corde et le Serpent* d'Annamalai Swami (2006) et l'étude d'André Gozier, *Henri Le Saux, un moine chrétien à l'écoute des Upanishads* (2008)¹⁹.

Sorupananda a vécu probablement vers la fin du 17^e siècle et son recueil, *Sorupa Saram*, nous parvient aujourd'hui en langue française. Mais il était connu des disciples de Ramana Maharshi qui n'hésitait pas à en conseiller la lecture à ses disciples. (Dans ces trois ouvrages publiés par les éditions Arfuyen, la figure de Ramana Maharshi est présente : Annamalai Swami passa de longues années auprès de lui, à Arunâchala, là même où Henri Le Saux connut son « Éveil »²⁰.)

L'enseignement de Sorupananda, tiré de sa propre expérience du Soi, demeure celui des *jnani* :

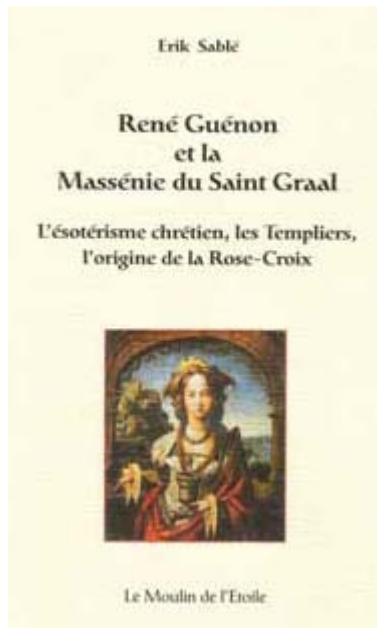
« – Est-ce l'expérience de tous les *jnani* ?
– Hormis cette expérience du Soi, il n'y en a pas d'autres.

Celui qui a atteint la libération verra tout ce monde qui apparaît dans le Soi, demeure dans le Soi et se fond dans le Soi, comme n'étant pas différent de son propre Soi. Le verra-t-il comme opposé à son propre Soi ? » [86]

Avec *La Splendeur du Soi*, le lecteur occidental, s'inscrivant dans une perspective occidentale-orientale, trouvera à méditer à son tour cet enseignement : « Ceux qui sont capables d'apprécier à travers leurs deux oreilles la beauté de *Sorupa Saram*, qui décrit l'expérience atteinte à un niveau de maturité suffisante, seront capables de voir l'univers entier comme leur propre Soi ».

¹⁹ Cf. CR dans le numéro 14 (mai/juin 2008) des *Cahiers d'Orient et d'Occident*.

²⁰ Henri Le Saux dira à ce propos : « Mais moi, comme Ramana, ce fut Arunâchala qui m'éveilla. Oh cet éveil ! »



Le Moulin de l'Etoile, tirage limité à 200 exemplaires, 2008.

Après un essai consacré au fameux baron Ungern (Pardès, 2006) et son *Livre du détachement et de la paix*, paru aux éditions Arma Artis, en 2006, voici une étude d'Erik Sablé qui, reprenant les considérations de René Guénon au sujet des traditions initiatiques en Occident durant le Moyen-âge (*Aperçus sur l'ésotérisme chrétien*, *L'ésotérisme de Dante*, etc.), cherche à approfondir la filiation des Templiers, voire de la Rose-Croix, avec l'Ismaélisme. Cette étude, très intuitive, pourrait bien devenir l'occasion d'une recherche plus étendue, car l'ismaélisme, malgré les admirables travaux de Henry Corbin, reste mal connu en France²¹, et il serait évidemment d'un grand intérêt de la poursuivre, *a priori* dans deux directions :

Si les Templiers eurent des contacts quasi ininterrompus avec les Nizarites de Syrie et par conséquent avec ce que Henry Corbin a appelé l'ismaélisme *réformé d'Alamût*, l'origine de la Rose-Croix, quant à elle, semble à rechercher plutôt du côté de l'Ismaélisme fatimide, au Yémen, où il s'est prolongé jusqu'à nos jours après la chute des Fatimides du Caire (1171). C'est justement au Yémen, à Damcar (Dhamâr), que la *Fama Fraternitatis* fait séjourner trois ans Christian Rosenkreutz²².

Quoi qu'il en soit, on aura compris que le présent ouvrage d'Erik Sablé s'écarte radicalement des images stéréotypées et convenues qu'une certaine littérature continue de propager au sujet des Templiers, des Assassins et du Vieux de la Montagne.

²¹ En langue anglaise, on peut consulter l'important ouvrage de Farhad Daftary, *The Ismâ'îlîs, Their History and doctrines*, Cambridge University Press, 1990.

²² Cf. Erik Sablé, *Dictionnaire des Rose-Croix*, Dervy, 1996.

AU SOMMAIRE DE CE NUMÉRO

De l'Orient intérieur

Jean Moncelon, « Jacob Boehme, le théosophe de Görlitz », 2008

Documents d'Orient et d'Occident

Hammer-Prugstall, « Sur les Druzes », *Journal Asiatique*, novembre 1837.

Libres destinations

Nicolas Prjévalski, « Ourga », extrait de *Mongolie et pays des Tangoutes*, Paris, 1880.

La Bibliothèque *d'Orient et d'Occident*

Domaine germanique, 2008.

Aurora

Au sommaire du numéro 4, Printemps 2008

Les VII Dormants d'Éphèse

Actualité des Éditions Arfuyen :
Sorupananda, *La Splendeur du Soi*, avril 2008.

CR : Erik Sablé, *René Guénon et la Massénie du Saint Graal*, Le Moulin de l'Étoile, 2008.

Ces Cahiers sont une publication en ligne du site *D'Orient et d'Occident*

<http://edition.moncelon.fr/index.htm>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2008